

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 25 (1887)
Heft: 12

Artikel: A propos de la Fête des vignerons de Vevey
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189718>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
 SUISSE : un an . . 4 fr. 50
 six mois . . 2 fr. 50
 ETRANGER : un an . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteum vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR
2^{me} et 3^{me} séries.
 Prix 2 fr. à série ; 3 fr. les deux.

A propos de la Fête des Vignerons de Vevey.

Se refera-t-elle ou ne se refera-t-elle pas, cette grande fête vaudoise de l'agriculture et de la viti-culture ?

Les *jeunes* de 25 ans et au dessous, qui n'en ont rien vu, mais beaucoup entendu parler, qui ignorent quelle est la somme de peines et de soucis, quels sont les frais de temps et d'argent que l'organisation d'un tel spectacle suppose, — les jeunes, disons-nous, n'hésitent pas et répondent : « Nous la voulons ! Qu'on la fasse... Nous sommes là !... En avant ! »

Les *non-jeunes*, qui ont vu une, deux, même trois fêtes de ce genre, qui savent ce qu'il en coûte, répondent à leur tour : « Il n'y faut point encore songer. Ce serait une témérité, si ce n'est une folie. Les hommes nous manquent ; les ressources aussi. Attendons encore quelques bonnes années. Les esprits du reste n'ont pas l'enthousiasme voulu ! Le ciel est trop noir, les impôts sont trop lourds ; les cœurs sont trop froids, la bourse est trop plate ; la politique est aigre ; la poésie, le patriotisme en sont malades.... Ce n'est pas le moment. »

Les *entre-deux*, — ni jeunes, ni vieux, — propriétaires, locataires, petits rentiers, travailleurs de toute classe, gens de sens rassis, voyant les choses ni par les souvenirs du passé, ni par les rêves de l'espérance, mais par le côté pratique de la vie et par les charges qui les attendront, répondent : « Que la « noble confrérie » daigne nous consulter ! Qu'on nous convoque en assemblée populaire de contribuables ! Nous écouterons ; nous répondrons ; nous discuterons, puis nous voterons. C'est bien le moins, puisque c'est en bonne partie à nous que revient l'honneur de loger, de nourrir et d'héberger. Il ne faut pas charger les gens, sans leur avoir au moins dit : « Permettez-vous ? »

Somme toute, la fête n'est pas encore faite. Il s'en faut de beaucoup.

Mais, en attendant qu'une décision intervienne, il ne sera peut-être pas sans actualité de raconter ici une anecdote au sujet d'une de ces fêtes grandioses qui faisaient autrefois accourir des curieux de bien des pays à la ronde.

C'était en 1819.

Un noble lord de Londres entendit parler des préparatifs de la fête de cette année-là. Il se mit en route. Le voyage fut long, très long, et qui plus est, comme on le comprend, des plus fatigant. Passant

de Londres à Paris, de Paris à Dijon, de Dijon à Pontarlier, de Pontarlier à Lausanne, puis à Vevey, lord John X, à force de persévérence, de tours de roues et de coups de fouet, arriva enfin, just la veille de la fête, à six heures du soir, au principal hôtel de la cité veveyenne, qui était alors l'*Hôtel des Trois-Rois*, avant l'être l'*Hôtel Monnet* ou les *Trois-Couronnes* d'aujourd'hui.

Après avoir soupé, reconnu sa chambre, il donna au palefrenier de la maison l'ordre suivant :

— « Demain matin, vous réveillerez moi sans faute pour sept heures.

— Oui, monsieur !

— Vous frapperez avec le poing contre la porte. Si vous n'entendez pas la voix de moi dire « merci », vous entrerez et secouerez moi comme il faut. Comprenez-vous ?

— Bien, monsieur !

Une heure après, lord John X. dormait d'un sommeil justement mérité ; à minuit, il ronflait ; à sept heures, il ronflait ; à six heures du soir, hélas ! le lendemain, il ronflait encore.

On ne l'avait pas réveillé !!! Soudain, un bruit de gens en goguette le fit tressaillir. Il regarda sa montre. Elle marquait sept heures ; mais quelle ne fut pas son amère émotion lorsque, à la lueur du soleil couchant, il constata qu'il était sept heures du soir et que, par conséquent, la représentation de la fête des vignerons devait être close. Une formidable interjection britannique fit trembler les parois de la chambre, les poings du fils d'Albion se crispèrent de rage, et, sans songer à couvrir d'un chaste pantalon ses caleçons de nankin, lord John X. s'élança sur le cordon de la sonnette qui, à la troisième secousse, se rompit soudain. A ce tapage, le domestique accourut. Pauvre garçon !... On voit d'ici la scène... Avoir donné des ordres pour n'être pas obéi ! Etre venu exprès de Londres pour ne rien voir ! Avoir assisté à la fête des vignerons... entre ses draps, etc !... Mille millions de bretelles ! Il y avait de quoi pulvériser dans la fureur d'une juste éloquence le jeune palefrenier qui se confondait en excuses et se mourait de pâleur contre la paroi.

— Vous êtes une misérable... une stioupide ! Vous paierez le voyage de moi... Allez, dites à votre maître qu'il arrive. Il faut qu'on recommence la fête..., je paierai ce qu'il faut. »

Le pauvre lord, hélas ! eut beau offrir promesses et livres sterling, le comité de la fête, les chefs de la confrérie demeurèrent sourds à ses sollicitations.

Il était trop tard... n, i, ni, tout était fini!...

Si le pauvre lord s'en fut navré, si le palefrenier oublier fut chassé de l'hôtel, le public veveysan, on le comprend, s'amusa fort de cette mésaventure.

Morale: Ce n'est pas le tout que de se coucher à temps, il faut se réveiller à l'heure! Qu'en dites-vous, lecteurs?

Quoique fort en retard, nous avons eu trop de plaisir à la soirée donnée samedi dernier par la *Section bourgeoise de la Société de gymnastique*, à l'occasion de la présentation d'un superbe drapeau offert par les demoiselles, pour ne pas nous associer aux félicitations données de toutes parts à cette vaillante jeunesse.

Rien de plus animé que le coup d'œil de la salle, bondée d'amis, de parents et d'invités, au sein de laquelle se détachaient ça et là, au milieu des costumes sombres, les blanches toilettes des demoiselles, attendant avec impatience l'ouverture du bal.

Le cordon d'une des avant-scènes, autour duquel se rangeaient en cercle de nombreuses jeunes filles aussi en costume de bal et tenant chacune un superbe bouquet, avait l'aspect d'une vraie corbeille de fleurs.

Dans la loge en face, les autorités invitées, au nombre desquelles on remarquait notre conseiller fédéral Ruchonnet. Ces messieurs, admirablement placés pour contempler la corbeille de fleurs, ne s'en sont pas fait faute. Heureux mortels!

Partout la vie, la jeunesse, l'entrain, et un certain air de famille donnant à ce genre de soirées un attrait tout particulier. Celles-ci diffèrent, en effet, tellement de ce que nous avons l'habitude de voir et d'entendre si souvent, des concerts, des représentations dramatiques et des conférences, qu'on est heureux, parfois, de respirer là une atmosphère qui délassé, qui égaye et repose à la fois l'esprit et les yeux.

Quoi de plus agréable à voir que ces mouvements d'ensemble, avec accompagnement de l'orchestre marquant la cadence, et admirables de souplesse, d'élégance et de précision. Quoi de plus beau, de plus hardi que le travail au reck, que ces pyramides gracieuses, un moment immobiles, et dont les éléments s'égrennent et retombent avec souplesse?

Et dire que, tout-à-coup, immédiatement après ces tours de force, et les mains encore rougies et fatiguées par les exercices de la corde ou du reck, quinze à vingt de ces jeunes gens arrivent sur la scène, exécutent, au son des violons, des cornets et de la flûte, un quadrille entraînant, bien enlevé, et faisant éclater partout de frénétiques applaudissements!

Ah! qu'il avait raison, M. Rossat, président de l'*Union instrumentale*, l'une des sociétés *marraines*, de dire qu'il n'avait aucun souci de l'enfant.

La pantomime a été désopilante et mettrait en dépit tous les clowns applaudis à Paris et à Londres. Le ballet était composé avec goût, et très varié en figures gracieuses; rien de maniétré, rien d'exagéré, rien qui ne s'adaptât parfaitement au sujet. C'était ravissant. — Nos félicitations au professeur et aux danseurs.

La cérémonie de la remise du drapeau, groupant sur la scène gymnastes, élèves, invités, délégués des sociétés marraines, avec les bannières au premier plan, offrait un coup d'œil superbe. Les paroles de M. le conseiller d'Etat Ruffy, pleines d'élévation, d'heureuses images et de chaleureux encouragements, ont fait sur tous une excellente impression. M. Palaz, président, a répondu en termes pleins de cœur et de dévouement pour la société qu'il dirige. MM. Durr et Rossat, présidents des sociétés *marraines*, se sont exprimés d'une manière simple, mais respirant une vraie sympathie, un intérêt sincère pour la société amie. Ils ont fait grand plaisir.

En résumé, succès complet en tout, soirée magnifique. — Courage, messieurs les gymnastes, et l'avenir vous réservera encore bien des couronnes.

La soupa ài pierrès.

Dou z'ovrâi que fasont lão tor dè France sè trovi-
ront on dzo sein z'ovradzo et sein lo sou; et cou-
meint ne poivont pas sè repétrè dè l'air dão temps
et que l'aviont fauta dè medzi, tant l'étiont affautis,
sè décideront, maugrâ leu, d'allâ démandâ oquie
po sè rappoyi lè coûtes à 'na mâison foranna que
seimblâvè étrè 'na mâison dè bon pâysans, kâ lè
pourro diablio, que n'étiont pas dâi « paufres fia-
cheurs », ariont z'u vergogne d'allâ teindrè la demi-
auna ein vela.

Arrevâ à ellia mâison, trâovont 'na fenna qu'avâi
'na frimousse qu'annoncivè lo bin-n'etro; mâ quand
le sut cein que volliâvont ellia dou lulus, le lão fe:
Ma fâi, n'ein rein dè trâo per tsi no; n'ein étâ grâlâ,
n'ein z'u 'na crouie annâie dè fein et quazu mein dè
cerisès, ne pâoveint rein vo bailli; allâ tant qu'âo
veladzo, iô y'a prâo retsâ que vo bailléront.

— A vairè voutron bon vesadzo, vo ne manquâdè
onco dè rein, gracchâosa, répondiront lè dou lulus.
Por no, ne sein on bocon mafis et y'a onco on rudo
bet po allâ ào veladzo; fédè-no tot parâi on serviço;
mâ n'aussi pas poâire! ne vollein pas vo démandâ
grand tsouza; n'ein la recetta dè la fameusa soupa
âi pierrès, et se vo volliâi finnameint no prâtâ onna
mermita et no bailli 'na gotta n'édhie, l'est tot cein
que no z'ein faut.

La fenna criè se n'hommo que maillivè dâi rioû-
tès, et coumeint l'étiont ti dou dâi pegnettès et dâi
z'avâro, l'étiont intrigâ pè ellia soupa âi pierrès, que
l'ariont pu férè po lão z'ovrâi; et po appreindrè
ellia recetta, crotsiront 'na mermita ào coumâcllio
avoué on part dè casses d'édhie dedein, et ion dâi
compagnons fe état d'allâ queri cauquîès pierrès
que dévant.

— S'on poivè avâi on tchou po mettrè dedein, se
fe l'autro compagnon, la soupa sarâi onco meillâo;
pâo t-on ein allâ queri ion ào courti?

— Pardi! y'a bio férè, repond lo paysan, et lo
gaillâ sè dépatsè d'ein allâ queri on bio avoué cau-
quîès z'erbettès, et quand tot est dein la mermita, dé-
mandont à la fenna 'na pinchâ dè sau et dè pâivro,
que cein ne sè refusé jamé, et on bliosset dè farna,
finnameint po trobliâ on pou.

Ora, ne vein avâi quie 'na crâna soupa, se firont